

Cette question ! Mais cette question ! Comment y répondre ? Pourquoi s'acharner-t-il ? Je ne sais pas. On dirait qu'après trois ans de bon travail, Donnelheur a décidé d'envisager l'histoire de l'oncle sous un autre angle. C'est un perfectionniste. Il veut faire le tour du problème et ne rien négliger, ne rien laisser dans l'ombre. Après avoir condamné sans merci les adultes qui m'entouraient à l'époque, dorénavant il examine ma responsabilité dans ce bazar. Pourquoi ne pas avoir dit « non » au gentil tonton, hein, dis ? Voilà la question !

Ainsi s'ouvre, avec le docteur, un dossier interminable. Pourquoi ne pas avoir refusé les mains sous le corsage ? Pourquoi n'ai-je pas été capable de refuser d'instinct ? Pourquoi suis-je restée assise face au téléviseur, en état de sidération ? Pourquoi ai-je été incapable de retirer la main ? Une autre gamine de treize ans l'eut fait sans difficulté, me certifie le docteur. Où veut-il en venir ?

J'avais cru comprendre que ce n'était pas ma faute et me voilà, à nouveau, en charge de toute ma culpabilité. Je botte en touche :

— Pour cela, le mieux aurait été de ne pas être assise sur ce vieux canapé, dis-je.

Ma réponse, bien sûr, ne lui suffit pas. Je sens bien qu'il veut que je réfléchisse mais j'en suis incapable. Me poser cette question m'assomme, la culpabilité est trop forte. Et si la culpabilité n'est pas la bonne piste, comment changer de route ? La distinction entre la responsabilité et la culpabilité est trop subtile pour moi. Donnelheur a remis sa casquette de chasseur. Dorénavant, il veut débusquer l'ennemi intérieur, celui qu'a créé l'inceste en moi d'après ses dires. Cet ennemi-là est plus sournois. Chaque découverte d'une nouvelle vérité sur mon compte est un choc assez épouvantable. Une sorte de commotion psychique. J'en éprouve une peine profonde, impossible à partager avec un autre que mon docteur. Il dirige ma psychothérapie avec une louable intention : faire de moi une personne tenant debout, responsable de ses actes, capable de dire « non ».

Il me veut en bonne santé.

— La définition de la bonne santé, d'après Freud, est d'être capable d'aimer travailler et d'aimer aimer, me dit-il.

Et parce que nos rendez-vous sont occupés à ce projet d'envergure, nous ne sommes jamais tranquilles. Son cabinet feutre sert à livrer des batailles sans merci contre tout ce que je mets en place – inconsciemment – pour empêcher cette belle personne d'advenir.

Ma vie, en reprenant son cours, se révèle accidentée.